



THIERRY
BERLANDA

LA FUREUR
DU PRINCE

NL

Thierry Berlanda

**LA FUREUR
DU PRINCE**

numeriklivres.info

ISBN numérique : 978-2-89717-952-6
ISBN papier : 978-2-89717-953-3

2^e édition

Tous droits réservés

THIERRY BERLANDA
et Numeriklivres, Paris, France 2016

Photo de couverture : ©isaxar/iStock

Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

numeriklivres.info

1

Lundi matin, 4 heures.

La nuit, l'appartement de Paul devient une sorte de féerie électronique. Dans la pièce principale transformée en studio d'enregistrement, le clignotement des diodes multicolores ricoche de miroir en porte vitrée et de guéridon laqué en cendriers de verre. Les colonnes de samplers et les moniteurs s'y reposent d'une journée de torture tabagique, dans le vrombissement atonal des tours HP.

Jeanne et Paul sont allongés côte à côte dans la chambre contiguë, indifférents à cette architecture cubique d'où s'élancent les ombres d'une basse Höfner et d'une Gibson Joe Walsh de collection.

Lui, la tête enfouie dans un oreiller, dort d'un sommeil aussi paisible que celui de l'enfant qu'il était trente ans plus tôt, bien qu'à portée de souffle d'une orgie de mégots froids. Ses nuits sont en général comme des vols en planeur au-dessus de paysages idylliques, c'est tout juste si une aile frôle un cumulus de temps à autre. En revanche, les fois où Jeanne le tanne jusqu'à ce qu'il accepte qu'elle dorme chez lui, le zinc est soumis à de fortes turbulences. Alternativement, elle cherche son contact pour se rassurer,

puis s'écarte de lui l'instant d'après, effrayée comme si elle se persuadait subitement d'être couchée contre une momie ou un quartier de viande.

Cette nuit, Paul s'est endormi rapidement, mais Jeanne a les yeux bien ouverts. Elle regarde fixement la danse lumineuse des diodes, qui n'a aucun effet hypnotique sur elle. Depuis cinq minutes, elle respire mal, sa bouche s'assèche, son front se mouille de sueur. Soudain, elle se redresse à l'équerre dans le lit. « Encore une ! » Jeanne compte ses crises d'angoisse comme un berger ses moutons. Non, ce serait trop beau, c'est plutôt comme si elle devait compter des pommes sur leur pommier : jamais certaine de ne pas en oublier une, toujours obligée de reprendre à zéro, jamais fini. Et par quelle pomme commencer ? Et par quel côté de l'arbre ?

Paul tourne la tête, mais sans ouvrir l'œil. « Ça y est ? Tu démarres ton solo ? »

Elle sourit, mais d'une façon qui signifie qu'il ne faudrait pas trop la pousser pour qu'elle tombe. Elle pose ses pieds nus sur le parquet. Le bruit qui s'ensuit, à peu près celui de la coque d'un navire en perdition, la tranquillise un peu. Il signifie que ce qui peut sembler effrayant est le plus souvent aussi inoffensif que ces simples bouts de bois qui craquent, que ce cumulus qui effleure les ailes du planeur. Ou que cette ombre au carreau, qui pourrait être humaine, et sur laquelle deux diodes se reflètent comme des yeux malveillants. Or, si Jeanne est diagnostiquée névrosée depuis longtemps, et que les événements de l'année précédente ne l'ont sûrement pas rapprochée d'une guérison, elle n'en est pas à imaginer des géants capables de l'observer par une fenêtre du deuxième étage, rue Monge, même en pleine nuit.

Elle se lève. « Tu as encore du jus de raisin, Paul ? »

Il reste muet un instant, mais ses épaules sont secouées d'un rire qu'il ne cherche pas à étouffer. « Tu es vraiment obligée de me le demander ? Tu ne peux pas aller voir toi-même ? Tu sais, si tu veux me réveiller parce que tu as envie que je te tienne compagnie, tu peux le faire carrément. »

Elle tombe à genoux près de lui et le pousse, au bout de ses deux bras tendus, comme pour faire rouler son corps hors du lit.

Il proteste en riant.

— Hey, tu m'avais juré ! « Non, Paul, je te laisserai dormir. Je n'ai plus de crise en ce moment ». Etc. Promesse d'ivrogne !

— Tu es méchant.

Elle s'assoit, le dos contre lui, comme sur le dossier d'un canapé.

— C'est vrai que ça allait mieux, ces dernières semaines. En fait, ça me fait du bien d'être avec toi, mais en même temps, cet appartement me glace.

— Ah désolé, je n'ai que celui-là ! Et encore, il est à mes vieux.

Jeanne change de ton. Elle aurait bien aimé continuer sur le mode « sentimental acidulé », mais, passé une certaine heure, ce délicieux cocktail n'est plus disponible au bar.

— C'est ici que ça s'est passé, Paul. Tu peux comprendre ça, non ?

Elle a parlé sans élever la voix, mais avec une telle tristesse qu'il en est interloqué. Il la prend dans ses bras après s'être agenouillé derrière elle.

— Je te protège, ma chérie, lui dit-il dans l'oreille. Même si tu es à moitié barge, je n'aime que toi.

Elle sourit.

— Tu parles ! Mais bon, je ne t'en demande pas tant.

— Tu vas pouvoir te rendormir ?

Elle hoche vaguement la tête.

— Tu veux que j'aille te le chercher, ton jus de raisin ?

Elle ne répond pas et se laisse tomber sur le côté, entraînant Paul dans sa chute, molle comme celle d'une pile de linge.

— Tu peux rester un peu comme ça, contre moi ?

— Bien sûr, mais je ne te donne pas deux minutes avant que tu me files une ruade.

En guise de réponse, elle se blottit. Paul lui mordille une fois le creux de l'épaule, puis y dépose un baiser. Il se demande si elle n'aurait pas envie de faire l'amour. Mais non, la respiration de Jeanne est redevenue celle d'une dormeuse à poings fermés. Il sourit dans la pénombre et se rendort à son tour.

Une demi-heure plus tard, Jeanne a de nouveau les yeux ouverts. Elle croit avoir entendu le parquet grincer. N'aurait-elle pas dû demander à Paul de vérifier si vraiment il n'y avait pas de géant, cette nuit, dans la rue Monge ? Les diodes poursuivent leur imperturbable clignotement, dont Jeanne perçoit la régularité absolue comme une menace.

— Paul ?

— Tu veux que je me pousse, bafouille-t-il ?

— Paul ?

Au second appel, la voix de Jeanne est devenue plus impérieuse.

— Là ! Je viens de voir une ombre passer devant les lumières des machines...

Elle parle en détachant difficilement ses mots, tout bas, comme si cette précaution pouvait empêcher l'intrus de découvrir leur cachette.

Chaque fois qu'elle pressent un danger, passé le premier moment de paralysie totale, Jeanne pense tout de suite à Léo. Quand Paul en est à peine à se gratter la tête pour en éliminer toute trace d'engourdissement, elle a déjà bondi vers la chambre de leur fils.

La pièce est plus sombre que les deux autres de l'appartement, car sa fenêtre ne donne pas sur la rue, mais il ne faut que quelques secondes à Jeanne pour faire le point : le lit de Léo est vide, son matelas à peine creusé par la présence récente du corps d'un enfant.

Elle se précipite en hurlant, visage défait. « Léo ! »

Elle court à la fenêtre et vérifie qu'elle est bien fermée, puis elle revient vers la porte en appelant Paul au secours. À l'instant où elle trébuche au milieu de la pièce, la lumière d'un halogène l'éblouit et la stoppe net.

Paul se tient dans l'encadrement de la porte. « Non mais tu t'es vue ? »

Il a une main sur l'interrupteur et l'autre dans les cheveux de Léo, debout près de lui. Jeanne est en équilibre instable sur une jambe, sa tignasse blonde déferlant sur le tee-shirt Mötley Crüe qui lui sert de pyjama, au milieu du chantier de la tour Eiffel en puzzle 3D qu'elle vient de saccager au passage. Elle a

couvert son visage de ses mains. Léo se mord la lèvre, de colère, mais il se raisonne vite en se convaincant que le problème de sa maquette est plutôt moins grave que celui de sa mère. Jeanne entrouvre deux doigts pour observer le monde autour d'elle. Visiblement tout est en ordre, il ne manque nulle part le moindre boulon dans le moindre écrou : Paul est là, le regard grave mais la bouche s'efforçant à sourire ; Léo ne peut pas s'empêcher de scruter les vestiges de son cadeau de Noël, mais il ne semble pas perturbé. Non, la seule chose qui soit en désordre dans cet appartement, c'est la tête de Jeanne, extérieur et intérieur. « Je suis désolé, mon chéri. »

L'incrédulité avec laquelle Léo la regardait il y a quelques mois encore, dans des circonstances identiques, lui était déjà cruelle, mais l'air blasé qu'il prend désormais, c'est comme une vis dans le cœur, plus douloureuse encore que tous les symptômes que des légions de médecins et de non médecins lui ont trouvés depuis son enfance, et bien davantage encore depuis l'hiver dernier.

Elle cherche à reprendre le dessus en élevant la voix.

— Mais tu étais où ?

— Ben, dans le studio. Je n'avais pas sommeil. Je regardais les machines de Paul.

Jeanne s'énerve, bien qu'elle s'en juge simultanément ridicule.

— Tu n'a pas à te lever, la nuit. Couche-toi et ne sors pas de cette pièce jusqu'à demain matin.

Léo s'exécute en traînant les pieds, après avoir lancé à son père un regard de connivence dans lequel s'est furtivement affichée la certitude que, des trois

personnes présentes dans l'appartement, l'enfant n'est pas celle qu'on croirait d'abord.

Paul va se recoucher sans commentaire. Il a le dos tourné et feint de s'être déjà rendormi. Jeanne ne l'entend pas ainsi. Elle s'assoit dans le lit et allume l'halogène en position « bloc opératoire ».

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demande Paul, contenant mal son exaspération. J'ai des mecs qui viennent à 9 heures pour enregistrer leur musique de nases ! Désolé, mais moi, je vis de ça ! Alors, pour tenir le choc, il me faut quand même trois/quatre heures de sommeil. Tu permets ?

Jeanne reste en silence, lèvres pincées. Elle regarde la fenêtre, où tout à l'heure elle a cru voir quelqu'un l'observer.

— Tu me prends pour une folle, demande-t-elle d'une voix blanche ?

— Mais non, Jeanne. Tu es encore chamboulée par ce qui nous est tombé sur la tête, il y a un an. C'est normal.

Elle se tait pendant un moment et glisse sa main sous le drap à la rencontre de celle de Paul. Lui se rappelle qu'il a vécu cette scène quarante fois et il commence à croire que la dégringolade ne sera jamais terminée.

— Je pensais que reprendre ma charge de cours à la fac m'aiderait. Mais rien ne m'aide... Quand je suis chez moi, je déprime. Je ne fais même plus de recherches. Je passe mon temps une manette de PS4 dans les mains. Et quand je suis ici, je panique. Et je passe mon temps à t'emmerder avec tout ça.

— Ça passera. Dors.

Elle éteint et se recouche. Mais elle parle encore dans le noir, tout bas.

— Parfois je me dis que je serais déjà guérie si Falier avait...

— Tu peux le dire, tu sais : « Si Falier avait visé la tête d'Aravahani. »

Entendre ce nom produit chez Jeanne un réflexe de rétractation générale. Elle se recroqueville instantanément en position fœtale et toute force l'abandonne. Paul a perçu la métamorphose : le corps près du sien est devenu comme celui d'une enfant tombée dans l'eau glacée d'un puits. Lui jeter une corde ! Tout de suite !

— Ta toubib, là, Crément... Cramois... Elle dit que tu finiras par pouvoir complètement contrôler tes angoisses. Dans six à huit mois.

— Cramon. Je n'ai plus confiance en elle. Elle ne comprend pas. Avant tout ça, j'avais mes phobies, ma névrose, tout ce qu'on voudra... Comme tout le monde, j'allais dire...

— Oui enfin, pas tout à fait quand même.

Ils rient tous les deux.

— Te moque pas !

Mais rire ne dure jamais longtemps chez Jeanne.

— Elle ne comprend pas que j'ai peur. Tu vois ? Que j'ai peur !

Elle a détaché nettement ces trois dernières syllabes.

— Je revois toujours les mêmes scènes...

Ses mots s'enchaînent mal.

— Le corps de Catherine Revermont... Toutes ces nuits que j'ai passées à trouver le mot juste pour dire ça... Je ne pouvais pas m'en empêcher : il fallait que je trouve le mot. Je ne pouvais pas laisser cette femme à sa... dispersion. À sa...

— Calme-toi, Jeanne.

— Et je ne l'ai pas trouvé... Et ça me hante ! Elle sanglote, tremblant de la tête aux pieds.

— Je revois aussi les photos des autres crimes... Tout le temps.

La pression s'intensifie en elle.

— Et puis je le revois, lui ! Avec quelle facilité il est entré ici...

Paul rallume à son tour, saisit Jeanne par les épaules et l'oblige à lui faire face.

— Ce type est enfermé à triple tour dans une cellule spéciale du SMPR de Fresnes, perfusé aux neuroleptiques 24 heures sur 24. Voyons, Jeanne, tu es une scientifique. Tu sais bien que ta peur est parfaitement irrationnelle : il ne peut pas traverser les murs, il ne peut pas s'échapper du trou où il est. Il ne le peut pas, martèle Paul. Aucun risque. Zéro. Zé-ro ! D'accord ?

Jeanne lui sourit tristement, éteint la lampe puis se retourne.

— D'accord Paul, tu as raison.

— Bien sûr que j'ai raison.